

JACQUES ELLUL

La jeunesse, force révolutionnaire ?

(1968)

Les forces révolutionnaires étant toutes dévaluées dans notre société, en désespoir de cause, les philosophes, les hommes de gauche, même les marxistes cherchent un autre prolétariat, et l'on connaît la position de Marcuse (mais il n'est pas le seul!) pour qui la révolution ne peut venir que de « groupes exclus », les peuples affamés, les Noirs des États-Unis, les étudiants, plus généralement ici, les jeunes. Il semble même qu'il y ait en ce moment, cette année, un certain glissement : c'était depuis dix ans devenu un poncif de dire que la séparation de « classe » n'était plus celle du temps de Marx, et qu'il n'y avait plus dans une nation développée véritable lutte de classe, celle-ci étant maintenant le fait des peuples sous-développés contre les peuples riches. La « classe » (?) révolutionnaire était constituée par l'ensemble des peuples pauvres, ex-colonisés, ou dépouillés par l'impérialisme mondial. Actuellement, on voit apparaître à côté, parfois à la place, de cette interprétation, l'idée que c'est la jeunesse qui est le vrai prolétariat. C'était déjà remarquablement analysé dans la brochure des Situationnistes de Strasbourg sur la condition étudiante* (1966). Il faut donc essayer de déchiffrer cette éventualité.

En premier lieu (et en s'excusant de rappeler des banalités), il convient évidemment de partir de certaines données sociologiques, permettant de situer la question. Car il est évident que c'est en fonction de cette condition matérielle que le problème se pose. La jeunesse constitue

d'abord dans notre société une masse démographique qu'elle n'avait jamais représentée dans l'Histoire. Masse en chiffre absolue, masse en proportion du reste de la population, masse enfin par la proximité des éléments. Redisons, que grosso modo la jeunesse représentera un quart de la population française en 1970. Or, l'important est de se rappeler cette loi biologique, constatée dans les sociétés animales, que lorsqu'un groupe dépasse une certaine densité, il devient automatiquement l'objet de phénomènes de violence, de guerre externe ou interne. L'expérience des sociétés animales et de la « polémologie » ne confirme pas la vue théorique de Teilhard : la densification ne conduit pas à la convergence mais à l'explosion.

Seconde donnée très connue : la jeunesse constitue dans notre société une catégorie intermédiaire. Dans les sociétés traditionnelles, il n'y a pas de « jeunesse » : l'enfant passe brusquement à l'état (social) d'adulte. Une initiation, une cérémonie, et il devient un jeune adulte, ayant part aux mêmes travaux, combats, avantages, droits que les adultes. Il n'y a pas de longue ascension de l'enfance à la situation d'adulte. Même en droit romain, la condition du « mineur de 25 ans » ne concernait que quelques aspects juridiques secondaires. Actuellement au contraire, le jeune n'est plus un enfant mais il n'est pas encore socialement un adulte – même à 21 ans. La majorité légale est souvent annihilée par la lenteur du processus d'intégration sociale. Qu'est-ce qui caractérise cette période intermédiaire ? D'abord le jeune est encore soumis à une éducation d'enfant. Il est physiologiquement adulte (on sait que l'âge de puberté s'abaisse), donc susceptible d'avoir des enfants, de fonder une famille. Mais, il ne peut y arriver socialement : pubère entre 12-14 ans, il lui faudra attendre 25 ans avant de pouvoir normaliser sa capacité sexuelle dans le cadre de la société. Pendant cette période, il subit une formation professionnelle, intellectuelle, où il est traité en matière que l'on modèle, en récipient que l'on emplit, en objet. Il n'est d'autre part

pas indépendant – au point de vue financier – même s’il reçoit beaucoup d’argent de ses parents (et on accuse fréquemment ce fait, mais il est secondaire), ce n’est pas son argent. De même quand il est entretenu par la société par une bourse. Il dépend non de son travail mais du bon plaisir de celui qui lui octroie cet argent. Un autre caractère est l’énorme décalage entre son absence dans le circuit de production et sa participation au circuit de consommation. Il n’est rien par rapport à la production. On le prépare seulement à y entrer. Même lorsqu’il travaille déjà dans un bureau ou une usine, il y a une telle discrimination entre le traitement qui lui est réservé et celui des adultes, qu’il n’est pas vraiment participant, et qu’il ne peut en avoir qu’un sentiment de frustration de plus. Par contre, il est un consommateur. Et un gros consommateur (ne serait-ce que du fait du nombre). Il participe à la société dite de consommation (c’est-à-dire non pas celle où on consomme beaucoup, mais où le fait de consommer devient valeur, sens et justification). Et c’est parce qu’il n’est que ce consommateur qu’il retient principalement dans ses objections, refus, contestations, ce caractère-là de la société : dans la révolte étudiante, la haine contre la « société de consommation » provient justement de cette condition de consommateur : le jeune ne peut voir la société autrement, précisément parce que dans la société, il n’a que cette participation-là : et plus il est consommateur, plus il attaquera la société de consommation. Mais cette condamnation de la société n’est nullement le produit d’une prise de conscience révolutionnaire, c’est la réaction automatique à une condition de fait. S’il en était autrement, les jeunes verraient que notre société est tout autre chose que « de consommation ». Consommateur enfin, il l’est parce qu’il est choisi comme cible par des entreprises commerciales ou industrielles, dirigées par des adultes. Journaux, disques. Stars et Flash, transistors, costumes spéciaux, badges et ceinturons... le jeune est la proie de la publicité qui le modèle pour le faire consommer.

Mais en même temps, si importante que soit la consommation des jeunes, elle n'est rien à ses propres yeux à côté de ce qu'elle pourrait, devrait être, c'est-à-dire à proportion de ce que la société technicienne lui propose à consommer. Ce que voit le jeune, qui lui est « offert » est incomparable à ce qu'il peut avoir, car la même société qui provoque son intense désir ne lui donne aucune possibilité de le satisfaire : les moyens financiers sont encore plus disproportionnés pour lui que pour l'homme quelconque, à l'égard des virtualités du plaisir. Car il suit aveuglément la publicité qui lui propose ce plaisir. Il la subit intensément : parce qu'il y est préparé très jeune (la pré-publicité des journaux d'enfants) et parce qu'il jouit de la sensibilité extrême de la jeunesse aux impressions.

Cela conduit à une troisième donnée : la jeunesse est l'objectif favori, le public idéal, des communications de masse. Elle ne possède ni le stock de résistance provenant d'expériences, ni la sclérose durcissante, ni l'attraction du pôle du travail (l'affaire sérieuse, l'information étant du domaine du divertissement) des adultes. C'est pour la jeunesse que la formule de Mac Luhan « The medium is the message » est totalement exacte. Elle reçoit l'impulsion des moyens de communication de masse comme étant une valeur. Elle est plongée du fait même de cette sensibilité, dans un univers verbal, purement fictif, qui se raccroche à l'aptitude spontanée des jeunes au rêve, à la fiction, et à leur difficulté à séparer le réel et l'imaginaire. Ils sont dans une situation ambiguë et l'impact des moyens de communication de masse aggrave cette ambiguïté, les plonge dans un univers exclusivement relatif, ambivalent, fluent, non structuré. Cet effet ne dépend rigoureusement pas du contenu des films, émissions de T.V., etc. Ils pourraient être excellents, moraux, pédagogiques, culturels, et tout ce que l'on voudra, l'analyse de Mac Luhan reste la même à juste titre. C'est le fait en soi de ces moyens de communication de masse qui produit ce résultat. La jeunesse est en réalité

captée, et isolée, par le fait de ces M.M.C., du reste de la société: elle y forme le bloc pour qui l'univers fictif est plus réel que la réalité. On comprend qu'elle ne puisse vivre nulle part sans son opium qui est le transistor, donnant à sa vie dans le présent à la fois son actualité et sa réalité, et par là même elle est plus étrangère encore au monde des adultes.

Rappelons encore une quatrième et dernière donnée de cette situation objective. Le jeune appartient à une société qui n'a plus de valeurs communes, qui n'offre plus de sens, qui est globalement érotisée, qui n'a plus de groupes intermédiaires. Dans les sociétés traditionnelles, la croyance a des valeurs communes et l'existence de groupes intermédiaires permettent le passage sans trop de difficultés d'une situation à une autre, d'une période de la vie à une autre. Ces possibilités d'intégration spirituelle et fonctionnelle sont réservées à plusieurs niveaux. La perte de ces éléments rend l'intégration normale du jeune dans le corps social extrêmement aléatoire. Il y faut des facteurs de conformisation, d'adaptation détruisant la spécificité individuelle et qui sont durement ressentis. Or, cette absence se conjugue avec l'érotisation (non pas seulement sexuelle, mais au sens freudien) du corps social. Le jeune est lancé (apparemment) dans un univers d'attraits, de désirs, de recherches de satisfaction. Et dans le domaine sexuel évidemment aussi: ici plus rien n'est normalisé. Il n'y a plus de traditions, de rites et de valeurs. Le jeune, par l'image qui lui est représentée de la vie et de la société, croit entrer dans un univers d'extraordinaires possibilités de conquêtes, de plaisirs, d'assouvissements. Or, au même moment il se heurte à des mécanisations, des organisations, un ordre technicien rationnel (qu'il appellera trop facilement bureaucratique), qui lui apparaît d'autant plus insupportable qu'il n'a aucune justification, qu'il ne repose précisément sur aucune valeur commune, acceptée par tous. Le jeune souffre intensément d'une distorsion entre

l'image que la société moderne donne d'elle-même et de la Personne (la star) et la réalité des systèmes organisés en pures contraintes insignifiantes. On lui dit de satisfaire ses désirs, mais on le fait entrer dans un réseau de mécanismes impalpables, et on le pénalise s'il veut court-circuiter l'organisation. Or, tout cela lui apparaît d'autant plus inacceptable qu'il n'y a en cette histoire aucun sens. Cette société, non seulement n'a pas de valeurs communes mais encore n'offre aucune signification à rien. L'adulte s'y est fait. Il a reçu des gratifications humbles mais non négligeables, il a refoulé sa souffrance. Pour le jeune, c'est une affaire de tout ou rien. L'« inquiétude métaphysique » de l'adolescence est d'autant plus grave qu'elle se situe dans une société qui ne présente aucune réponse à rien, qui ne sait finalement que répéter la leçon du relativisme, qui agit frénétiquement sans savoir pourquoi ni vers quoi. Le jeune ne peut se satisfaire de l'action pure. Il lui faut des raisons, un sens, une vérité, une réponse. Il n'entend rien. Porté au paroxysme de l'inquiétude, il ne peut rien recevoir des adultes, car eux-mêmes sont aussi démunis que lui. Ils n'ont pas plus de valeurs ni de sens. Parents et professeurs sont parfaitement désarmés. On a beaucoup répété durant ces derniers mois (1968) que les jeunes cherchaient un Maître. De fait, ils cherchent celui qui donne un sens à leur situation, à leur aventure. Mais ils ne veulent plus un Maître de déception, comme Sartre : le nihilisme au moins présente à leurs yeux la saveur de l'absolu.

La jeunesse se trouve donc dans cette situation objective par rapport à la société, qui la singularise, la met en situation de confrontation, mais cela suffit-il pour en faire une force révolutionnaire ? Il est une question préalable à examiner. Les démographes parlaient couramment dans leurs évaluations des rapports entre les couches d'âge d'une population, de « classes d'âge ». Il semble qu'il y ait eu un certain malentendu sur ce terme, ou au moins un

glissement. La classe d'âge représentait une tranche d'âge spécifiée par un certain nombre de caractéristiques. Mais obnubilé par le mot « classe », on a dernièrement interprété cette formule en image de classe sociologique, et on a voulu présenter la jeunesse comme une sorte de classe, la répartition selon les âges comme une reproduction d'une lutte de classe. Cette confusion a parfois été expressément indiquée : Glucksmann dira par exemple que les jeunes ne sont pas forcément caractérisés par l'âge, mais ils sont victimes de l'exploitation bourgeoise, de l'agression violente, de l'oppression, de la frustration (1). Ils se reconnaissent en tous ceux qui ont les mêmes conditions, et réciproquement. Les jeunes sont ceux qui se trouvent dans cette situation, quel que soit leur âge. Ce confusionnisme lyrique est parfaitement significatif. Il faut absolument que la jeunesse relaie le prolétariat, en ayant les mêmes caractéristiques, les plus banalement traditionnelles, que celui-ci, mais en apportant sa vigueur. Il faut donc essayer d'examiner si la jeunesse représente une classe, pour savoir si elle entre dans le schéma classique de la lutte des classes.

Il me semble qu'une analyse rapide permet d'écarter cette interprétation. Quoique l'on puisse parler d'une durée de dix ans pour la « jeunesse », il est certain que le passage à un autre stade s'effectue assez vite. Le jeune change de « classe » : or un des éléments les plus importants de la spécificité de la classe dans la théorie de la lutte des classes, c'est son caractère fatal et irrémédiable : on est lié à sa classe par une sorte de destin, ce qui provoque la révolte. Quand la mobilité sociale est grande, les classes tendent à se dissoudre et la lutte des classes à s'affaiblir. De plus, il n'y a aucune espèce d'unité dans cette « classe ». Un jeune ouvrier est d'abord ouvrier, un jeune étudiant est d'abord étudiant (Glucksmann). La fameuse fusion étudiants-ouvriers de mai 1968 est partiellement un souhait, partiellement un rêve. Elle s'est très peu réalisée. Bien plus, à l'intérieur même du groupe des jeunes, il y a une grande

opposition entre eux à quelques années de distance. Pour un garçon de 15 ans, celui de 21 est un vieux. On peut presque dire qu'il y a rupture en trois ans : cette jeunesse de 15 à 25 ans comprend au moins trois groupes sans correspondance (2). Les opinions, jugements, orientations, dans les domaines politiques, esthétiques, vestimentaires, philosophiques changent à peu près à cette vitesse. Ils n'ont plus les mêmes idoles, les mêmes centres d'intérêt, le même comportement sexuel. Et si les plus jeunes taxent les autres de vieux, ceux-ci, à 21, 22 ans, ne peuvent strictement plus s'intéresser à ce qui brusquement passionne les plus jeunes. Il n'y a guère de « langage » commun entre eux, guère de communication possible. Cet émiettement de cette tranche d'âge en fractions multiples fait que l'on ne peut réellement pas prendre au sérieux l'idée qu'il s'agit d'un groupe uni dans la société, au même titre que pouvait l'être une classe sociale au XIX^e siècle.

Assurément, la jeunesse peut se trouver unie en un groupe dans une société globale soit par l'apparition d'intérêts communs, soit par opposition aux « vieux » (mais en tenant compte du fait que ce terme désigne des éléments différents selon les cas) soit par l'existence plus ou moins durable de centres d'attractions extérieurs à elle qui la polarise brusquement, la cristallise en une certaine réalité concrètement perceptible. Il en sera ainsi par exemple pour certains événements politiques : la guerre d'Algérie, celle du Vietnam : à cette occasion les jeunes prennent conscience d'exister en tant que tels, singuliers dans la société, porteurs de valeurs qu'ils estiment absolues. Ils se reconnaissent, et deviennent une catégorie « pour soi ». Mais il faut alors bien souligner que dans ce cas les jeunes ne sont pas un groupe de jeunes. En effet, tout d'abord dans ces mouvements provoqués à l'occasion de la politique, ils se rencontrent avec des adultes, ils collaborent avec eux : le centre d'intérêt politique sert au contraire à rapprocher adultes et jeunes d'une même opinion, dans une même activité, bien plus qu'à spé-

cifier les jeunes en tant que tels. En outre, il faut comprendre que dans ces mouvements, il n'y a aucune spontanéité des jeunes : ce sont des adultes (journalistes, professeurs, philosophes) qui d'abord font prendre conscience de la question à des jeunes puis les engagent progressivement dans l'action. D'ailleurs, pour accrocher les jeunes, ces adultes jouent non seulement sur la disponibilité, la générosité, de ceux-ci, mais encore sur la confuse conviction du caractère unique et vertueux de cette jeunesse : les vieux jouent sur le sentiment des jeunes d'être en tant que tels porteurs d'une valeur. Mais en réalité, les jeunes ne s'intéressent à tel ou tel drame politique, que dans la mesure où des adultes y sont eux-mêmes accrochés, et à leur suite. On peut dire qu'il en fut ainsi même pour les événements de mai-juin en France. Car la plupart des leaders n'étaient pas des jeunes – Geismar et Sauvageot n'étaient pas des jeunes – et ceux qui ont monté de toutes pièces des Comités d'action lycéens, ont été le plus souvent des professeurs qui d'ailleurs y préparaient de longue date leurs élèves. Et pourtant la masse de jeunes a bien eu alors la conviction à la fois de sa spontanéité, de sa spécificité de l'événement « Révolte des jeunes contre un monde de vieux ».

Mais il est un autre facteur indispensable pour qu'une classe existe : la prise de conscience. Quelle est la prise de conscience de la jeunesse ? À quel niveau se situe-t-elle ? On a, encore une fois, beaucoup parlé de la prise de conscience effectuée, par exemple, par les jeunes au cours des événements de mai-juin, de leur maturité. On néglige habituellement de poser la question : « Prise de conscience de quoi ? » Si on parcourt les affiches, les tracts, les slogans, les graffitis – et à un autre niveau des déclarations de MM. Geismar et Sauvageot (3) –, on est affligé par la médiocrité, le ressassement, le creux, de ces textes. Si l'on excepte les citations (depuis Pascal jusqu'aux Situationnistes) souvent bien choisies, le reste était une minable répétition de

thèmes de vulgarisation marxiste, ou anarchiste, d'une faiblesse, d'une inadéquation politique qui interdit de parler d'une quelconque prise de conscience. Il y a par contre un très fort sentiment du « fait jeunesse ». Si la prise de conscience n'a aucune portée ni contenu politiques, en a-t-elle au moins en ce qui concerne leur existence de jeunesse en tant qu'unité, groupe, entité ?

Le « fait jeunesse » existe. Mais qui en prend conscience d'abord ? Les adultes. Je pense qu'il faut se tenir fermement à cette réalité : ce sont les adultes qui ont fait le phénomène jeunesse, à partir de l'existence sociologique de la classe d'âge de cette jeunesse, ayant une situation nouvelle et indéfinie. Ce sont les vieux qui ont glorifié et encensé la jeunesse. Et nous retrouvons la publicité, le commerce, etc. : ce sont les adultes qui dirigent la presse des jeunes, fournissent aux jeunes les modèles, les modes, les signes, le langage que la jeunesse se borne à adopter. C'est dans les journaux que les jeunes apprennent qu'ils existent en tant que catégorie, puissance, réalité. C'est l'adulte qui « monte en épingle » la jeunesse et qui pour des motifs très divers la fabrique ; au niveau de la « classe des jeunes », se reproduit le système des stars : la jeunesse est fabriquée de toutes pièces, exactement comme Mireille Mathieu l'a été par Johnny Stark. Il n'y a donc aucune espèce de prise de conscience de la part des jeunes, ni autonome, ni même hétéronome : car ce dont ils prennent conscience ce n'est nullement de leur réalité, mais de l'image que les adultes leur envoient. D'ailleurs si les jeunes essayaient d'effectuer cette prise de conscience de ce qu'ils sont, par eux-mêmes et pour eux-mêmes, il ne pourrait pas s'agir d'un événement comparable à ce qui s'est passé dans le monde ouvrier ou aujourd'hui chez les paysans : car ils ne rencontreraient pas une situation bien caractérisée, par des données économiques, sociales, un style de vie, etc. (4) Ce qu'ils rencontreraient c'est une situation faite d'incertitude, de flou, de vide, c'est l'absence de place et de rôle dans la société, c'est une sorte de parenthèse. Or,

en même temps, ils vivent dans un monde qui leur affirme qu'ils en sont la part la plus importante, l'avenir, l'authenticité : et ils le croient. Ils ne peuvent donc strictement pas prendre conscience de leur réalité. Et quand on a transposé en leur faveur le mot fameux sur le Tiers État : « Les jeunes n'étaient rien, ils sont tout, ils veulent être quelque chose », c'est une formule creuse, car notre société leur réserve justement une situation de choix, fallacieuse, bien sûr, hypocrite, mais de premier plan. Les adultes choient la jeunesse et la font exister en tant que telle.

S'ils le font, ce n'est pas en fonction seulement de leurs intérêts, ce n'est pas non plus parce qu'ils ont cru que la jeunesse était une valeur : c'est qu'ils sont séduits par une idéologie de la jeunesse. Celle-ci habite notre société. Mais cette idéologie n'est pas un fruit isolé, ne s'est pas créée d'elle-même, elle repose sur des couches de croyances plus profondes : elle est un aspect du Mythe du Progrès, la société étant en progrès, le progrès étant l'un des deux ou trois grands mythes de ce temps, il est évident que la jeunesse en tire sa valeur (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit une valeur) puisque le progrès suppose nécessairement que demain sera supérieur à aujourd'hui, et que la jeunesse représente demain : c'est elle qui est porteuse et garante de ce futur, obligatoirement réussi. « Ils réussiront donc ce que nous avons manqué (5). » Cette idéologie de la jeunesse est parallèle à celle de la « croissance-développement » qui repose elle aussi sur le Mythe du Progrès. La jeunesse a un poids, une importance dans la mesure exacte où elle est virtuellement chargée d'assurer la croissance et le développement socio-économique de la société. Si je mets ces deux idéologies en rapport, c'est pour rappeler qu'aux yeux des adultes, il va de soi que cette jeunesse doit strictement s'intégrer dans la société, assurer le rôle qui lui est assigné, sans quoi elle ne vaut plus rien : une jeunesse qui refuserait de porter les valeurs de croissance et développement est bonne à jeter au rebut.

Elle n'a de valeur, pour les adultes, que dans la mesure où elle assure le progrès de cette société. Et c'est pourquoi on lui fait cette place et on la fête tant. Ce déterminisme est l'un des facteurs qui explique la révolte de la jeunesse. Mais il faut bien qu'elle prenne conscience que refusant ce rôle, n'assumant plus le destin du progrès socio-économique, elle se nie elle-même : en effet, nous avons montré qu'elle n'existe pas, qu'elle n'est pas une valeur, qu'elle n'a pas d'autre réalité que celle, matérielle et idéologique, fabriquée par des adultes : dans la mesure où la jeunesse existe, elle est un simple produit réifié de l'idéologie des adultes sur la société. Et quand des jeunes refusent ce destin, ils n'effectuent pas du tout une prise de conscience, mais une plongée dans le vide, car, cette réalité niée, ils ne rencontrent plus rien. Et ce sera l'un des éléments composants de la révolte des jeunes. Ceci nous conduit alors à examiner les facteurs de cette révolte, qui est certes indiscutable.

Le plus simple, sur lequel nous ne nous attarderons pas, c'est la discordance entre l'image glorieuse que les adultes en font, et l'absence de place et de rôle dans la société. Ceci est évident. Il faut aller plus loin. Je crois que le centre du problème tient à la profonde inadaptation de la jeunesse à l'égard de notre société technicienne et technicisée. Cette inadaptation a des signes, des indices, des aspects divers selon les catégories sociales des jeunes, mais elle semble assez universelle. Or, ce caractère général est pour moi une preuve que nous ne sommes pas en présence d'une défaillance de quelques jeunes, d'une déficience, d'une faiblesse psychique, etc. : en réalité cette inadaptation généralisée est une mise en accusation de la société occidentale technicienne et technicisée (qu'elle soit capitaliste, communiste, socialiste, cela revient exactement au même). Les rebelles sans cause, fugueurs, blousons noirs, zazous, blousons dorés, hippies, beatniks, hooligans, étudiants révoltés de 1968 : c'est exactement le même phénomène profond (6).

La jeunesse ne peut pas accepter, tolérer cette société-là. Pourquoi? Ici je m'aventure un peu! Je crois que la jeunesse est dotée d'une certaine spontanéité humaine, une force de vivre pas encore domptée, canalisée, une « nature » si l'on veut. Le jeune est forcément un « primitif », il ressent très fortement les impressions, les passions, les haines, les stimulations; il a un grand appétit de vivre, il cherche une expansion de sa vitalité. Autrement dit, il n'est pas encore acculturé. Et je pense que sa révolte est l'expression de la difficulté d'acculturation à la société technicienne, dans laquelle la spontanéité est récusée, où tout est calcul, exactitude; la force de vivre, la vitalité sont, en conduite forcée, utilisées, l'avenir semble joué d'avance etc. Nous avons très facilement cru que les jeunes étaient acculturés, parce qu'ils vivaient dès leur naissance dans un milieu technicien. Ils avaient eu dès le début des jouets techniques, et étaient habitués aux autos, avions, T.V., etc., rien ne les étonnait plus: mais tout cela ne représente que de faibles signes extérieurs. Ce n'est pas du tout la réalité profonde et globale de cette société. Pas plus que les soldats de plomb ne préparaient les enfants à la guerre, pas plus le contact avec des techniques ne les adapte à cette société. Tout au plus, sont-ils adaptés à la consommation technicienne. Certes, à ce niveau l'acculturation n'est pas difficile! Et les jeunes en effet se prêtent avec joie à cette consommation. Mais il n'y a aucune adaptation au niveau de la vitalité. Le jeune refusera très vite une société qui l'encadre, l'enserme, le discipline de partout, qui le réduit à la passivité: il refusera la « société de spectacle » parce qu'il a besoin de donner libre cours à son instinct de créativité (dont le besoin sexuel n'est qu'un aspect). De même qu'il tolérerait difficilement une morale sexuelle trop exigeante, et qu'il n'acceptait pas les inhibitions, de même il n'arrive pas à accepter la généralisation de l'ordre. Car tel est le point du conflit. Une société technicienne est avant tout une société d'ordre et d'organisation. Et plus elle se

perfectionne, plus cet ordre gagne tous les domaines, car rien n'est indifférent ou inutile à l'égard de la technique. Or dans ce minutieux réseau, le jeune a besoin de se dépenser, de s'exprimer de façon incohérente, explosive, un peu folle. Il a fondamentalement besoin de désordre, celui-ci étant le seul milieu possible pour son invention, son expression directe, sa spontanéité. Mais les domaines et les lieux du désordre se réduisent de plus en plus. Toute confusion est intolérable, car elle risque de remettre en cause l'expansion, le progrès, etc. Et le jeune ne voit évidemment pas que cet ordre totalitaire qui le brime est l'exacte contrepartie, en même temps que la condition, de cette consommation qu'il accepte avec la plus grande facilité. Il ne réalise pas la corrélation. Il éprouve seulement le choc de cette organisation, tellement plus contraignante que toutes les morales antérieures. Ce refoulement ne porte plus sur un seul plan (sexuel) mais sur tous. Il ne s'exerce plus par une simple contrainte morale mais par un jeu complexe de contraintes matérielles, psychiques, économiques et sensuelles, de séductions et de manipulation par un réseau qui prend l'individu à tous les niveaux et dans toutes ses expressions. L'acculturation est donc à la fois beaucoup plus difficile, totalitaire et complexe qu'autrefois (7). D'autant plus que rien n'est prévu dans cette société pour un défoulement suffisant. J'ai analysé ailleurs (8) les modes de défoulement dans la société technicienne. Aucun n'est l'équivalent de l'ancienne Fête, exprimant le sacré de transgression, le retour au chaos, mais en même temps bien prévu et intégré dans l'ordre. Celui-ci, dans notre monde, n'offre plus ni faille ni issue. La vitalité du jeune a besoin de se manifester dans toutes les sphères d'activité, or toutes les activités sont organisées sur le mode technicien, qui ne peut supporter désordre, anarchie, incohérence. Ici se situe le choc. Et précisément la jeunesse voit cette société-là, dans laquelle elle est appelée à entrer. Elle la voit, étant déjà dans cette société par la consommation

et les contraintes subies, mais n'y étant pas encore par l'emploi du temps, l'activité positive, la nécessité de gagner sa vie ; les jeunes ne participent pas encore pleinement, donc ils ont encore une distance suffisante pour « voir » cette société, la récuser ; ils voient ces métiers, ces avenir sans avenir, ces vies répétées, conformes, ces visages éteints : ils imaginent cette société beaucoup plus intolérable, astreignante que la situation qu'ils connaissent à leur âge. Ils ne veulent pas devenir ces adultes morts d'organisation. L'entrée dans cette société leur paraît être la porte de l'enfer. La jeunesse éprouve un violent sentiment de révolte en présence de cette exigence totale pour une insignifiance totale. Elle refuse cet ordre, c'est-à-dire qu'elle refuse de payer le prix exigé par la société technicienne pour fournir la consommation à laquelle d'ailleurs la jeunesse aspire ! Nous venons de dire que la jeunesse peut « voir » cette société, incomparablement mieux que les adultes parce que ces jeunes n'y sont pas encore intégrés totalement, qu'ils n'en subissent pas encore tous les réseaux : ils la connaissent assez pour la contrainte, ils en sont assez distants par la non-participation. Et c'est pourquoi l'on ne peut manquer d'être saisi de l'incomparable sottise des revendications du Mouvement étudiant, lorsqu'il exige par exemple autogestion, pouvoir étudiant, pouvoir ouvrier, etc. : on s'extasie devant le caractère révolutionnaire de ces formules, sans voir que leur seul résultat profond (en laissant de côté le résultat superficiel de dépossession des professeurs et des patrons) serait une intégration plus totale et plus immédiate des jeunes dans cette société-là : à partir du moment où ils participeront à sa gestion, ils ne la verront plus ! Ils seront bien incapables de la modifier précisément parce qu'ils ne sauront plus ce qu'elle est, ils lui appartiendront en croyant la guider ! Mais ceci nous montre que la jeunesse dans son attaque contre cette société, et sa prétention à en prendre la tête pour la changer, ne pense pas la question, n'a aucune doctrine : elle est actuellement en révolte

contre l'oppression de cet ordre, non pas au niveau de sa compréhension, de sa réflexion, mais au niveau de sa sensibilité : la jeunesse ne veut pas de cette société parce qu'elle en a peur. Elle ne veut pas de la vie qui lui est offerte parce qu'elle la ressent comme vide et contrainte. Elle ressent profondément une horreur sans savoir d'où elle vient (d'où les erreurs d'orientations et d'explicitations de sa révolte). Elle ne se dresse en réalité ni contre une structure donnée, ni contre une forme explicite (quoiqu'elle le croie, obéissant aux vieux schémas, et aux interprétations périmées, lutte de classe, etc.) mais contre une orientation globale, une inspiration : l'esprit d'une civilisation. Dès lors, ce que la jeunesse actuellement pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle formule comme doctrine, comme mots d'ordre, comme expression construite, n'a en réalité aucune importance (9). Elle n'a aucune chance de penser correctement le problème, car elle ne connaît pas cette société qu'elle récusé : elle la voit, la sent, l'éprouve, la ressent, la rejette. Elle est pleine d'émotion, de crainte, de haine : mais n'y comprend rien. Elle se trompe totalement sitôt qu'elle essaie de verbaliser son impression et de rationaliser son refus. Mais si son expression est sans importance, cela ne veut pas dire qu'elle-même soit sans importance. Ce qui compte, au niveau de la récusation et de la révolte, ce n'est pas ce que dit et pense la jeunesse mais ce qu'elle *est*. Elle *est* par elle-même, en soi, contestation de cet ordre, elle *est* accusation de ce monde technicien, rigoureux, ordonné, elle *est* accusation d'une forme de la vie et d'une suprématie des choses, elle est... mais non point dans ses vertus, dans ses énergies, dans ses mouvements : ce n'est pas sur les barricades du Quartier Latin qu'elle conteste quoi que ce soit. Là, elle se trompe totalement. Ce qu'elle est, c'est son inadéquation qui le révèle, c'est cette inadéquation, cette faiblesse, ce désarroi, ces désordres et incohérences un peu minables, vêtements crasseux ou bariolés, anarchie sexuelle, dégoûts et frénésies, c'est là que cette jeunesse accuse – et non quand

elle se veut accusatrice. C'est en tant qu'elle est inadaptée que la jeunesse a un sens. Et bien entendu lancer des pavés sur les flics est un signe d'inadaptation, et non pas du tout d'opinions politiques, parfaitement inadéquates. Les « opinions » sont la principale faiblesse de cette jeunesse, qui croit pouvoir transformer le monde par ce canal idéologique, et de ce fait se trompe d'adversaire en s'attaquant à l'ordre bourgeois (alors qu'elle ne sait pas ce qu'est la bourgeoisie) et au capitalisme ou à l'impérialisme. Lorsqu'elle prétend faire la théorie de l'amour libre, et proclamer que l'imagination prend le pouvoir, elle est stupide. Mais lorsqu'elle est simplement elle-même, frappant avec fureur à toutes les portes, refusant elle ne sait pas quoi, saisie de panique devant un monde qui la condamne à un laminoir implacable, alors elle met ce monde en question.

Mais ce que nous venons en somme de définir, c'est la Révolte. Une condition spécifique, un vide, un intolérable, un être qui ne peut accepter son destin. Ce n'est pas la Révolution qui est en marche avec cette jeunesse, car il y manque la prise de conscience effective, la doctrine, le projet révolutionnaire, l'unité du corps social révolté contre la société globale, l'organisation... Passera-t-on de l'un à l'autre? Rien ne permet de le dire ou de le croire. Car cette révolte devant une société en face de qui on a peur, n'est vécue quand même qu'en fonction de cette société. La récusation, la contestation jouent sur la base même de cette civilisation qui, elle, n'est pas remise en question. Elle fait horreur, mais on n'imagine pas qu'elle puisse être vraiment autre. Les contestateurs profitent de cette civilisation-là. Et c'est ce qui explique l'extraordinaire contradiction des revendications étudiantes de mai 1968. Ainsi on conteste l'enseignement donné dans l'université selon deux orientations totalement contraires: d'un côté, l'université est accusée de préparer « les chiens de garde » du régime, les instruments dociles de l'économie, les psychologues qui

fourniront les justifications, etc. Mais d'un autre côté, les mêmes accusent leurs professeurs d'être des bavards et des mandarins, qui ne préparent pas efficacement aux fonctions à remplir, et l'université de ne pas fournir des débouchés aux diplômés. C'est qu'en réalité, on éprouve la peur panique d'être conformisé pour servir cette société dont on a horreur, mais en même temps on ne peut s'imaginer autrement que remplissant les fonctions techniques nécessaires pour cette même société.

Sans doute, il y a les hippies! Ceux-là protestent de la rupture radicale, ne voulant plus avoir aucun poste, aucune charge, aucune fonction. Les hippies professent un nouveau style de vie, le pouvoir des fleurs, la gratuité, l'amour généralisé, la liberté complète des relations, la communauté entière, le pacifisme vécu au niveau de la vie quotidienne. Plus de métiers, plus de techniques, plus de structures, plus d'organisation. Nous sommes bien là en présence d'une contestation fondamentale, qui atteint les racines de cette société. Seulement dans quel type de relation se trouvent ces hippies par rapport à cette société-là? Ils vivent. Ils vivent même assez bien. Quand ils sont malades, eux ou leurs enfants, ils sont soignés. Ils sont quand même logés. Leurs vêtements sont parfois de grande qualité. Alors? Eh bien, ils ont des supporters, même parmi les adultes, qui les entourent, les aident, leur facilitent beaucoup de choses. Et quand il leur faut des services, ils en reçoivent beaucoup gratuitement. Mais comment cela est-il possible? Tout simplement parce qu'il y a derrière eux, en dessous d'eux cette fameuse société de consommation, d'abondance, la « great society ».

Ils ne peuvent vivre et se manifester avec leur originalité que dans la mesure où cette société est surabondante pour permettre la vie de ces « en marge ». Ainsi le phénomène hippy est très complexe: d'un côté, il est une réaction contre la société technique, d'efficacité, d'abstraction, d'ordre. Il est la contestation fondamentale

puisqu'il exprime par des comportements, des valeurs qui sont le contraire de celles de cette société. Et par là, dans la mesure où il est refus et contestation on peut dire qu'il est produit par elle. Mais d'un autre côté, ce mouvement négateur n'est possible que grâce à cette société même : il n'est pas seulement nécessaire pour la contester, il est aussi possible par la seule richesse, surabondance de la société de consommation, qui peut se payer le luxe d'entretenir ses propres contestataires, de les faire vivre ; les hippies sont exactement un luxe de la société occidentale, ils représentent un surplus social qui est rendu possible par le fait que le reste de la société travaille à haut rendement, fonctionne très vite et très fort. Imaginez soit des bouleversements sociaux graves entraînant guerre civile, soit une récession économique considérable provoquant par exemple la nécessité d'un retour à l'agriculture traditionnelle : le phénomène hippy disparaît automatiquement. Mais pour le moment il existe, et peut-être faut-il accepter l'analyse de Mac Luhan pour qui cela représente véritablement une révolution. Mais celle-ci, conséquence des nouvelles méthodes de communication (le « circuit électrique, dit-il, qui confère une dimension mythique à nos actions ordinaires individuelles et collectives ») se situe à un niveau plus profond que toutes les autres évolutions jusqu'ici : car c'est une transformation de la relation entre l'individu et le monde : les techniques nouvelles entraînent une sorte de totalisation de l'individu, une union mythique avec la société (et le terme « put on », comme celui de nos étudiants « teach in », désigne cette situation) ce qui produit une mystique de participation, un sens de la continuité, de la fusion collective ; grâce au circuit électrique, « le continu, le distinct, le séparé, notre héritage occidental, dit Mac Luhan, est remplacé par le fluide, l'unifié, le fondu ». Et ceci introduit alors les jeunes à une attitude devant la vie, la société totalement nouvelle, et incompréhensible pour les adultes et caractérisée

par « le refus de l'histoire, la dénonciation de l'existence sociale telle que nous la connaissons, le désir d'abolir le sens d'identité, l'érotisme diffus, la nostalgie d'un mysticisme chrétien ou du quiétisme chrétien ». C'est pourquoi aucune argumentation raisonnable ne peut les atteindre, et les questions de leur « avenir », de « leur carrière » ne peut les intéresser... Mais s'agit-il en tout cela d'une révolution? Certainement ni au niveau politique, ni au niveau social. Autrement dit, rien de ce que l'on a jusqu'ici appelé « Révolution »! Une des formules souvent employées dans ce mouvement consiste en ceci: « Le projet le plus haut est de ne pas avoir de projet ». Or, il n'y a pas de révolution sans projet. Ce qui est assurément créé, c'est un nouveau mode d'être. Mais dira-t-on, c'est un phénomène plus profond que les révolutions habituelles, et cela entraînera nécessairement la révolution globale. Oui et non. Car, cette attitude fondamentalement « a-technicienne », implique un désintérêt radical pour tout ce qui est économique, politique (sinon pour le pacifisme), et technique: que se passera-t-il lorsque cette génération-là accèdera aux postes de commande, de direction, d'organisation? Ou bien ces hippies et leurs semblables resteront une petite poignée, et on aura de vieux « originaux », ou bien ils s'adapteront aux nécessités de la gestion, de la production, et leur « mutation mentale et psychique » n'était pas si profonde qu'on le croit, ou bien étant nombreux ils resteront ce qu'ils sont: alors le système technicien déclinera, la production baissera en catastrophe, le désordre s'établira, la société technicienne disparaîtra, mais avec elle les hippies eux-mêmes car très rapidement ils seront obligés de se mettre à un travail pour arriver à survivre à un niveau très inférieur à celui que la société actuelle a atteint. Ce sera une simple régression globale (sauf peut-être dans le domaine artistique). Je dirai que cela me paraît assez improbable.

Nous arrivons donc à la conclusion que la jeunesse qui est bien une force explosive, qui a raison sans aucun doute de dresser ses refus en face de la rigueur d'une société d'autant plus organisée qu'elle manque davantage de valeurs, d'autant plus moralisatrice qu'elle a moins de vertus, d'autant plus impérative qu'elle a moins de sens, cette jeunesse n'est en elle-même ni une valeur ni l'ouverture, le commencement, l'avant-garde, le détonateur d'une révolution. Il y faudrait bien autre chose. Cette jeunesse est fondamentalement malheureuse et pauvre, dans l'afflux de ses consommations possibles. Et cela suffit bien pour tout remettre en jeu.

Notes

(*) *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier* (première édition : AFGES, novembre 1966), disponible sur la Toile (NDLR).

1. *Stratégie et révolution en France*, 1968, p. 50.
2. Ce n'est pas seulement au stade théorique que je dis cela : c'est le résultat de mon expérience d'une part auprès des étudiants, d'autre part en tant que président d'un assez gros club de prévention en milieu libre : donc deux groupes de jeunes totalement différents au point de vue social.
3. M. Cohn-Bendit, au contraire, paraît un aigle dans ces piailllements de poulets, mais il est l'exception, quasi unique.
4. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse extrême des analyses faites par les jeunes sur la jeunesse, parues un peu partout depuis mai 1968. C'est une ignorance sociologique et une série de contrevérités économiques qui sont surtout

révélées. Ainsi lorsque les étudiants se plaignent d'être exploités dans cette société, sans s'apercevoir qu'ils en sont les principaux privilégiés.

5. Réciproquement observons que dans les sociétés où la valeur est le passé, la jeunesse n'a aucune importance : ainsi dans la Rome républicaine, au Moyen Âge : les jeunes ne sont rien parce que le Mythe essentiel est celui de l'excellence de l'Autrefois : donc à ce moment ce sont les vieillards qui assument dans ces sociétés le rôle attribué aujourd'hui aux jeunes.

6. Cf. « Étude sur l'inadaptation des jeunes : Rapport du club de prévention de Pessac », 1963.

7. Faut-il répéter une fois de plus que je ne dis nullement par-là que l'homme autrefois était plus libre ? Mais que l'homme vivait dans une société avec des valeurs et une signification : d'où les contraintes lui étaient acceptables, ce qui a disparu.

8. *La Technique ou l'Enjeu du siècle*, chap. V. *Propagandes*, chap. II.

9. Bien entendu, cette formule fera hurler tout le monde ! Les jeunes et les laudateurs de la jeunesse, mais aussi ceux qui la craignent et les conservateurs ! Faut-il rappeler que je reproduis là textuellement l'appréciation de Marx sur le prolétariat : ce n'est pas en tant qu'il pense quelque chose qu'il est révolutionnaire, mais uniquement par ce qu'il est. Ce que pense le prolétaire n'a aucune importance pour Marx.

10. Jelenski, *Preuve*, août 1967.

La Table ronde, numéro 251-252 de décembre-janvier
1968-1969 intitulé « Analyse d'un vertige »
Les Amis de Bartleby, juin 2018
lesamisdebartleby.wordpress.com